

L'ethnicité chez les Réunionnais en migration

Lucette Labache

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2002/1 (N° 32-33), PAGES 457 À 469

ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

DOI 10.4267/2042/14404

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2002-1-page-457.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Lucette Labache¹
École d'Anthropologie de Paris

L'ETHNICITÉ CHEZ LES RÉUNIONNAIS EN MIGRATION

À La Réunion, la diversité ethno-culturelle permet à tout individu de pouvoir se réclamer d'identités multiples. Un individu peut ainsi choisir de s'affilier à une identité « englobante » de Réunionnais, de Français ou d'Européen tout en se référant dans l'île à un groupe nommé cafre, chinois, gros-blancs, malbars, petits-blancs, z'arabes ou encore créole. Ces références particulières peuvent être investies, par certains, dans un but socialement orienté, par effet de « narcissisme » ethnique ou dans une perspective politique, en particulier dans le cadre d'une revendication du « droit à la différence ».

Multiplicité des identités et migration

Depuis les années 1960, la migration des Réunionnais vers la Métropole est un phénomène de masse. Fort de plusieurs milliers de personnes, il s'impose en retour comme un fait social au sein de la société réunionnaise. La migration est le lieu par excellence où l'identité peut être ébranlée, remaniée, revisitée, recomposée, tant par la pression exercée par le besoin affectif que par la nécessité, en vue de l'insertion, de la mise en place de stratégies sociales ou politiques.

Pour le migrant originaire de l'Outre-mer, l'installation en Métropole est l'occasion d'une crise d'identité qui n'est pas comparable à celle que peuvent vivre les étrangers. La genèse des sociétés de l'Outre-mer, les relations étroites entretenues avec une métropole qui s'inscrit dans une réalité présente et absente à la fois, les spécificités culturelles des régions ultramarines, la réalité de la discrimination qui active la problématique de la légitimité, conduisent inévitablement le migrant issu des départements d'Outre-mer installé sur le sol métropolitain à un véritable travail sur l'ethnicité définie comme une « conscience d'appartenance vécue ou reconnue d'appartenance collective en relation avec un passé historique qui peut-être projetée dans un devenir commun possible ou utopique qui s'exprime à travers des indicateurs de participation ou de reconnaissance qui peuvent être biogénétiques, territoriaux, linguistique, économique, religieux, culturel et politique ». Chacun de ces indicateurs représente pour le migrant réunionnais autant de questionnements qui le poussent à une évaluation qui varie du minimal au maximal d'avec la société d'accueil et l'oblige à un repositionnement identitaire. Mais, dans cette complexité de redéfinition identitaire, il est intéressant de se demander quelle place prennent les identités originelles chez le migrant réunionnais.

Les multiples déclinaisons identitaires à La Réunion

Les diverses associations qui sont les plus communément faites sur le terme même de « réunion » renvoient toutes à la notion de métissage, qui intervient dès le début du peuplement de l'île et restera une constante dans l'histoire de La Réunion, bravant interdiction juridique (code noir) ou convenances socio-ethniques (les unions illégitimes). Les multiples brassages, intervenus à différents moments de l'histoire, entre Noirs et Blancs, Chinois ou Z'arabes avec d'autres groupes, entre Z'oreils et Réunionnais ou encore des Réunionnais avec les Comoriens ou Malgaches, donnent à la population réunionnaise un caractère métis exceptionnel.

Cependant, F. Barth (1969) démontre que même dans les sociétés où l'interpénétration culturelle est poussée, l'existence de frontières invisibles est à l'origine de la perpétuation des groupes. À La Réunion, la perpétuation de spécificités volontairement choisies et revendiquées par certains groupes, les barrières symboliques intervenant à travers les amitiés sélectives ou les choix d'alliances, la transmission intergénérationnelle de stéréotypes ethniques, expliquent la persistance des groupes.

Pour mieux appréhender la complexité de la société réunionnaise, nous avons suivi la méthodologie de Devereux (1977, p. 167-208) qui propose d'identifier les groupes ethniques comme un « moyen de tri et d'étiquetage ». En occultant la richesse des interrelations du réel social et ethnique, on peut distinguer de grands ensembles qui s'organisent autour d'une communauté d'appartenance à une classe sociale, par le partage de spécificités culturelles ou d'une conscience

ethnique, qui prennent le nom de Cafres, Chinois, Gros-Blancs, Malbars, Petits-Blancs, Z'arabes, Z'oreils et Créoles.

Les Cafres

Les Cafres et les Métis qui s'y apparentent sont issus de l'esclavage. L'appellation « cafre » a pour origine le mot arabe *kaffir* qui signifie « infidèle » ou plus précisément « non adorateur de Dieu », pour la communauté musulmane. Elle a été donnée aux esclaves malgaches et africains à leur arrivée dans la colonie. Aujourd'hui, les Cafres constituent un groupe numériquement important ; son caractère composite, au plan phénotypique, résulte tout à la fois de la grande diversité de provenances géographiques des ancêtres fondateurs et du métissage d'avec les autres communautés.

Les Cafres, pour la plupart, accusent les niveaux d'éducation les plus faibles ; ils restent cantonnés dans les professions ouvrières ; ils sont peu représentés dans les emplois à responsabilité ; dans leur grande majorité, ils forment donc une classe sociale en état d'infériorité. Portant sur eux le poids d'un grand nombre de représentations négatives qui entravent leur cheminement social, les Cafres sont les plus pénalisés sur le chemin de la promotion sociale.

Les Chinois

Les Chinois sont originaires principalement des provinces du Fujian et du Guangdong. Cantonnais et Hakkas sont les mieux représentés. Dès la première génération, ces Chinois posent les bases d'une conscience ethnique forte par l'organisation de leur communauté sur des principes sociaux et moraux vigoureux. Ces orientations placèrent donc les Chinois, dans un premier temps, dans un univers socio-culturel à part. Ils participèrent tout de même rapidement à la construction de la société insulaire et dans une large mesure au processus de l'assimilation propre au contexte français. L'adoption de la religion catholique qui n'est pas jugée incompatible avec les préceptes du bouddhisme, le don d'un prénom français aux enfants, la naturalisation ou l'adoption de la nationalité française, se sont imposés comme de puissants facteurs de « passing » aux valeurs réunionnaises et françaises.

Un élément principal de leur ethnicité va se poser par leur spécialisation professionnelle, le commerce d'alimentation. Il reste, dans la mémoire collective, l'image du Chinois associée à sa « boutique », lieu d'interactions sociales intenses. Depuis trois décennies, ces représentations évoluent : les Chinois sont de plus en plus représentés dans les emplois d'encadrement et les professions libérales. Parmi l'ensemble des Réunionnais, ils auraient les plus hauts niveaux de formation et un excellent niveau de vie. Ils bénéficient d'une excellente image et, dans leur ensemble, se trouvent insérés dans des conditions sociales et économiques favorables.

Les Gros-Blancs

Les Gros-Blancs composent la bourgeoisie blanche réunionnaise. Comme leur nom l'indique « gros » se réfère à leur position économique et sociale et « blanc » à leur phénotype. Le groupe se constitue avec la mise en place de la société et de l'économie de plantation. Les colons qui arrivent ont une mission précise, celle de mettre l'île en valeur, de reproduire la culture d'origine, d'être les représentants de la Métropole dans la colonie et par conséquent de devenir un modèle pour les populations présentes.

À leur arrivée, les grands domaines agricoles se mettent en place, les principales familles se constituent et assoient leur prospérité. Le groupe se pose comme tel par le biais d'unions endogames contractées entre les familles de la colonie, ou alors avec celles de la Métropole, par le biais des relations liées à leur activité économique et leur position sociale. Les relations avec la mère patrie sont essentiellement basées sur des relations commerciales, des alliances matrimoniales ; elles passent aussi par la formation intellectuelle des fils de famille qui ont pour habitude de poursuivre leurs études en France.

L'image du Gros-Blanc est indissociable de celle l'esclavagiste, du propriétaire terrien, de maître d'immenses domaines de canne à sucre, du riche et du puissant. Depuis quelques années, le groupe connaît une mutation sociale avec l'appauvrissement de certains de leurs membres. Un changement économique est intervenu récemment avec l'implantation de nouveaux acteurs économiques, en particulier dans des secteurs porteurs comme la grande distribution. D'une façon générale, la diversification importante des activités qui est intervenue dans les secteurs public et privé rend la représentation traditionnelle du Gros-Blanc peu à peu obsolète.

Les Malbars

Le nom de Malbars a été donné aux premiers Indiens en provenance de la côte de Malabar, (actuel Kérala). Ils arrivent dans l'île au début du XVIII^e siècle. Le terme a été attribué, par extension, aux autres Indiens venus avec le système de « l'engagisme », originaires cette fois du sud de l'Inde, principalement du pays tamoul. Pendant longtemps, l'activité professionnelle des Malbars a été liée au secteur agricole, au monde ouvrier, à l'artisanat. Depuis environ trois décennies, certains d'entre eux connaissent une mobilité sociale ascendante ; ils sont bien représentés dans les professions libérales ; ils ont aussi accédé à des postes importants dans l'administration ou dans le monde politique. Depuis plus de vingt-cinq ans, dans le mouvement du questionnement identitaire à La Réunion, certains représentants de cette communauté se sont donnés pour tâche de former une conscience ethnique, de restaurer et de sauver leur patrimoine culturel perdu ou perverti, en partie, par l'assimilation. Leur recherche identitaire s'est axée sur plusieurs attributs avec une direction socialement orientée, puisqu'elle semble intervenir comme une sorte de ré-appropriation de l'héritage culturel ancestral, et sur un objectif politique : celui de la demande de recon-

naissance officielle de leur « droit à la différence ». Cette revendication identitaire consiste en la réhabilitation de l'hindouisme, l'apprentissage de la langue des ancêtres (le tamoul a fait son apparition dans l'enseignement comme deuxième langue vivante), la commémoration de diverses fêtes — l'indépendance de l'Inde, le nouvel an tamoul (le 14 avril), le Pongol, le Divali —, le don d'un prénom indien aux enfants, le renforcement des contacts avec l'Inde. Les Malbars, jugeant leur nom peu flatteur, veulent à présent y substituer celui de « Tamoul » qui renvoie, au plan historique, à leurs origines « véritables » et, au plan symbolique, à une appartenance supposée prestigieuse.

Les Petits-Blancs

Les Petits-Blancs appelés aussi « Créoles blancs » forment une population pauvre. Le terme « Yabe » dont on les affuble parfois est souvent jugé insultant car, à l'époque de la culture du café (XVII^e et XVIII^e siècles), le droit d'aînesse alors en vigueur (justifié, comme en métropole, par le manque de terre arable) excluait les cadets des familles d'origine européenne du contrôle des plantations. Très nombreux étaient ceux qui s'installaient dans les lieux les plus reculés de l'île (en particulier les cirques) pour y mener les cultures vivrières nécessaires à leur autosubsistance. Ils vivaient en vase clos de façon misérable. De nos jours, par suite du désenclavement des régions inhospitalières et des mutations économiques du monde rural, ces Petits-Blancs voient leur mode de vie évoluer lentement ; leur représentation est moins « péjorée ».

Pendant longtemps, l'image des Petits-Blancs fut étroitement associée à la petite paysannerie, puis elle s'élargit au monde ouvrier. Si certains, bénéficiant d'une bonne formation, ont pu accéder à des emplois bien rémunérés, en majorité ils restent dans une situation précaire. Bien que stigmatisés par les mêmes stéréotypes ethniques que les Cafres, leur image est cependant un peu mieux valorisée, par la prise en compte, consciemment ou non, d'un atout, la pâleur de leur peau.

Les Z'arabes

Les Z'arabes désignent les Indiens provenant de la région du Gudjerat, au nord-est de l'Inde. Le terme « z'arab » résulte de leur pratique de l'islam qui est la religion dominante du monde arabe. Les membres de la communauté, estimant leur appellation impropre, souhaitent un glissement de terminologie en faveur de « musulman » ou « Indo-musulman » ou encore « Indo-gudjerati-musulman ».

Venus, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans le but de prospecter les possibilités commerciales, les Z'arabes s'installent dans le créneau de la vente de tissus, de vêtements ou des articles de bazar, et établissent leur monopole dans ce domaine. Grâce à leur dynamisme, ils occupent une place importante dans l'économie, mais c'est le facteur religieux qui compte le plus dans la struc-

turation de leur identité : pendant longtemps, par volonté délibérée de préserver leur héritage culturel, les Z'arabes ont formé un groupe complètement à part, résistant à l'assimilation.

Au fil des générations, ils ont tout de même adopté le créole, perdant progressivement l'usage de leur langue d'origine. Des comportements d'acculturation sont ainsi observés chez les jeunes qui, notamment par la fréquentation de l'école, ont noué des relations avec les autres composantes de la société, ce qui leur permet de confronter leurs valeurs communautaires à d'autres. Certains Z'arabes, qui se disent peut-être abusivement « fondamentalistes », revendiquent un « droit à la différence », dans l'espoir d'éviter une perte trop marquée de leur personnalité collective.

Longtemps identifiés au commerce de l'île, les Z'arabes amorcent à présent une évolution en matière professionnelle : certains d'entre eux se retrouvent dans les administrations, d'autres dans l'encadrement du monde de l'entreprise. Leur statut économique leur donne un des niveaux de vie les plus élevés de La Réunion.

Les Z'oreils

Les Z'oreils désignent les Métropolitains qui sont arrivés en masse depuis l'établissement de la départementalisation : ils participent largement à la direction des activités économiques et administratives. Leur insertion dans la société réunionnaise a toujours été problématique et le regard porté sur eux par les populations locales s'insère dans une dialectique d'amour/haine. Un antagonisme entre Réunionnais et Z'oreils existe depuis plusieurs décennies en raison, principalement, de la situation privilégiée de ces derniers.

De faible importance numérique, ils monopolisent beaucoup de postes de responsabilité. Pour la plupart, ils appartiennent aux classes moyenne et supérieure ; ils sont donc en général bénéficiaires d'un excellent niveau de vie. Ils vivent souvent entre eux. Comme leur séjour à La Réunion s'inscrit dans le court terme, ils sont peu enclins à faire des efforts pour s'intégrer.

Les frictions avec les Réunionnais seraient dues également à leur importance symbolique : les Z'oreils sont des personnes très admirés, ce qui place, d'emblée, les Réunionnais dans une situation de « subordination » tant au plan social que psychologique. Les Réunionnais les créditent des représentations les plus élogieuses et des stéréotypes éminemment positifs. Dans l'ensemble, ils apparaissent comme des gens « favorisés ». L'activisme des mouvements de « contre-dépendance » développés depuis peu par les Réunionnais semble en fait peu altérer la position avantageuse des Z'oreils.

Les Métis ou Créoles

Les Métis ou Créoles ne forment pas un ensemble comparable aux groupes précédemment présentés. Parler des Métis réunionnais, c'est faire référence à une population disparate issue d'un

métissage difficilement classifiable. S'il existe un métissage préférentiel entre Cafres et Malbars, entre Blancs et Noirs ou entre Créoles et Chinois ou Créoles et Z'arabes, un métis n'est pas seulement le fruit d'un mélange biologique, mais peut s'en réclamer. Dans tous les cas, c'est une personne qui refuse l'affiliation à un groupe ethnique précis. Aussi, les jeunes Réunionnais s'y réfèrent à présent en grand nombre, pensant que les catégories ethniques traditionnelles ne sont plus pertinentes ou ne revêtent plus d'enjeux majeurs.

Dans le champ social réunionnais, ces identités originelles contiennent une forte charge affective et certaines personnes rejettent toute affiliation ethnique, tandis que d'autres, en fonction de leurs choix personnels ou de la pression de leur groupe d'appartenance, peuvent privilégier cette identité pour marquer leur affiliation à un groupe déterminé. Dans l'expérience de la migration, les Réunionnais maintiennent-ils des frontières symboliques pour signifier leur adhésion à une identité particulière ?

La crise d'identité des migrants réunionnais

Toute migration, qu'elle soit d'ordre psychique ou géographique, ne se passe pas sans difficulté, affectant parfois profondément la personnalité de l'individu qui la pratique (Gringberg et Gringberg, 1986). Les travaux de Houarau (1972), Taboada-Leonetti (1975), Lirus (1979) et de Raveau (1987) montrent à quel point cette question sur l'ethnicité contient une forte charge affective pour les migrants des départements d'Outre-mer. Ces chercheurs ont pu mettre en évidence les mécanismes de redéfinition identitaire qui se manifestent, de façon passionnelle, au contact de la Métropole, chez ces « Français venus d'ailleurs ».

Dans la phase pré-migratoire, les sujets interrogés savent d'emblée qu'avec l'expérience de « sauter la mer »², ils ne se sentiront pas « chez eux », une fois arrivés en Métropole, laquelle est carrément conçue comme un « pays étranger » (Labache, 1996). L'expérience migratoire vécue sur le sol métropolitain conforte cette idée d'étrangeté et beaucoup de natifs de l'Outre-mer assimilent leur vie en Métropole à un « exil ». Le projet de « retour au pays » s'impose alors pour certains comme mécanisme défensif face au sentiment d'anéantissement. Le partage d'une même nationalité et d'un ensemble de marqueurs culturels avec les Métropolitains ne suffit pas pour fonder le sentiment d'une communauté d'appartenance.

L'identité française des migrants originaires des départements d'Outre-mer, loin de faciliter leur sentiment d'appartenance à la France, se présenterait au contraire comme un objet de contentieux face à une société d'accueil qui ne reconnaît pas les siens. L'originalité de la migration des ressortissants des départements d'Outre-mer se situe donc dans cette crise d'identité. Des questionnements sur l'ethnicité mettent bien en évidence les attendus de cette crise, chacun des éléments pris en compte renvoyant à une réalité qui différencie systématiquement les Réunionnais

des Métropolitains. Ces différences s'objectivent à travers le fait de provenir d'une terre différente, lointaine, située au-delà des mers, qui distingue les « Français d'ici » des « Français de là-bas ».

En dehors des Z'oreils, des Gros-Blancs et de certains Petits-Blancs, la lisibilité du corps est donnée comme une grille. Les Métropolitains classent d'emblée la plus grande partie des migrants réunionnais dans la catégorie des étrangers. De par leur phénotype ou leurs pratiques culturelles, les Cafres sont souvent identifiés à des Antillais ou à des Africains ; les Chinois sont comparés aux originaires du vaste ensemble de l'Asie du Sud-Est ; les Malbars sont assimilés à des Indiens ou à des Sri-Lankais, les Petits-Blancs aux Maghrébins et les Z'arabes aux Pakistanais.

Du fait d'être né en dehors de l'Hexagone et d'avoir une autre langue — les Réunionnais sont en situation de diglossie français/créole —, les concepts de culture, manières de vivre, cuisine, éducation des enfants, rapports hommes/femmes, musique... présentent une coloration ethnique lors de l'expérience migratoire. Mais, quelle que soit l'origine ethnique des migrants, c'est le sentiment de non-appartenance qui prédomine lors du séjour sur le territoire métropolitain. Les difficultés d'insertion au plan résidentiel, le racisme ressenti, la discrimination dans l'accès à l'emploi, conditionnent en grande partie le sentiment d'être étranger au pays dont on est pourtant le citoyen.

Le fait que les migrants réunionnais subissent des discriminations induit divers questionnements sur la légitimité de leur présence sur le territoire métropolitain. La plupart du temps, les Réunionnais sont classés comme étrangers et de ce fait vivent ou subissent le sort réservé aux personnes de cette condition. Ils connaissent les mêmes problèmes d'adaptation que les « immigrés » et se retrouvent souvent dans les mêmes strates professionnelles. Dans leur grande majorité, les Réunionnais en migration se considèrent ainsi comme des exclus qui subissent des vexations racistes et peuvent connaître le délit de « sale gueule ».

La question de la légitimité statutaire

Dans la phase pré-migratoire, la France est facilement imaginée comme la terre d'accueil, « l'État providence », un contenant idéal, qui doit remédier aux blessures narcissiques, aux divers problèmes d'insertion rencontrés à La Réunion, comme l'absence de travail, le manque de logement, un climat familial parfois pénible, le sentiment d'ennui, le manque de perspectives promotionnelles, qui entravent l'accomplissement de soi.

Cependant, à La Réunion même, la Métropole est souvent perçue et vécue dans une dialectique d'appartenance/exclusion, du même et de l'autre. Les migrants réunionnais sont confrontés à la contradiction identitaire du même et de l'étrangeté, de la similitude et de la différence, ce qui peut conduire, notamment lors de la phase d'adaptation, à une sorte de trouble confusionnel concernant sa propre identité avec des difficultés pour trouver des repères et avec des troubles de l'identification.

La plupart du temps, l'identité du Réunionnais est méconnue ou niée par assimilation à une identité ethnique familière aux Métropolitains. Leur grande hétérogénéité phénotypique, le manque ou la quasi-absence de structure communautaire, font des Réunionnais une population difficilement repérable. Mais, par l'apparence physique, le Réunionnais en Métropole est souvent classé « étranger ». Cette identité en décalage par rapport à la nationalité partagée crée évidemment un malaise identitaire qui se manifeste de façon douloureuse puisque le statut juridique se trouve en contradiction avec le vécu quotidien. Cette situation forcément mal acceptée par le migrant réunionnais va servir de fondement par compensation à l'émergence de la problématique de l'ethnicité.

En se ressentant « étrangers » sur leur propre territoire national, les migrants originaires de La Réunion ne se sentent donc plus comme de véritables Français. De par leur phénotype, de par le fait qu'ils sont originaires d'un lieu extérieur à l'espace hexagonal, ils sont porteurs de particularités culturelles qui les démarquent des autres Français. En dépit de leur carte d'identité et de leur appartenance juridiquement objective, la plupart d'entre eux souffrent du syndrome de l'immigré avec difficultés d'adaptation, mal du pays, rejet de la part de l'autre, intégration locale plus ou moins problématique et donc en définitive sentiment de non-appartenance à la Métropole. Un tel syndrome pose inévitablement la question de la légitimité de leur statut chez les migrants réunionnais.

La migration, révélateur d'ethnicité pour les Réunionnais

Cette crise d'identité, qui peut parfois se traduire par une décompensation de type schizoïde, provoque en fait une meilleure définition de soi : elle permet au Réunionnais une appropriation de son histoire, une découverte de sa personnalité, ce qui le conduit à réviser certains comportements. Différentes notions concernant la Métropole jusqu'alors idéalisée seront relativisées, tandis que d'autres valeurs réunionnaises comme la cuisine, la langue et autres pratiques culturelles, deviendront objet d'un investissement affectif intense. Intrinsèquement présents chez tout migrant, ces bouleversements de « l'être » peuvent aboutir à trois formes d'expression identitaire.

Selon les travaux de I. Taboada-Leonetti (1975) et C. Camilleri (1990), l'identité peut être vécue intensément dans le cadre associatif — le « modèle de l'addition » ; le surinvestissement affectif dans le pays de départ peut aussi déboucher sur la mythification de culture d'origine. Il arrive enfin que l'adoption de l'identité du pays accueillant s'impose et devienne un élément prédominant de la personnalité.

Il est intéressant d'observer, chez les migrants réunionnais, les remaniements identitaires qui se révèlent sous la pression de diverses discriminations et de la crise identitaire, de la nostalgie du pays, de l'affirmation ou de la loyauté à une culture particulière : l'originaire de La Réunion va se définir vis-à-vis du monde extérieur comme Réunionnais, sans référence à un groupe ethno-cul-

turel particulier, seulement valable lorsqu'on est au pays. Cette reconnaissance qui apaise naturellement les tensions intra et inter-groupes intervient clairement comme édification d'un puissant mécanisme défensif tel que l'analyse F. Raveau (1976).

La migration s'impose donc comme un révélateur d'ethnicité avec l'occultation des identités originelles qui n'ont plus de sens dans la définition de soi. Avec l'obligation de trouver un lieu commun qui rassure et contient l'individu, des transgressions ethniques voient le jour et sont parfaitement assumées par les migrants. La hiérarchie ethnique existante à La Réunion, qui place au sommet de la pyramide ceux qui possèdent pouvoir économique et capital symbolique et qui acculent à sa base ceux qui sont dans la misère, est questionnée, relativisée et annulée par beaucoup de migrants.

Ainsi, une Malbaraise avoue qu'elle compte parmi ses amis des « Yabes et des Cafres », choix sociométrique qui serait difficile à assumer à La Réunion, sous peine de disqualification sociale. À La Réunion, cette jeune femme éprouverait de la « honte » à fréquenter « plus bas que soi », aurait à subir des réflexions désagréables de la part de certains membres de son groupe qui la sommeraient de « tenir son rang ».

Un Gros-Blanc reconnaît que, sous le poids de la crise identitaire, de la solitude du migrant, il a été amené à fréquenter « le peuple », c'est-à-dire tout Réunionnais qui n'est pas gros-blanc, ce qui serait impensable à La Réunion. Ce même sujet, dans une vision critique de son groupe d'appartenance, a poussé sa réflexion jusqu'à se demander si les Gros-Blancs ne formeraient pas un des groupes les plus « communaliste »³ de La Réunion.

Un Z'arabe pense avoir découvert « véritablement » les autres Réunionnais en migration et dit qu'il aurait été difficile pour lui d'assumer certains choix amicaux de la même façon à La Réunion. Sous le poids de l'isolement, certains Petits-Blancs, qui ont « ignoré »⁴ les Noirs à La Réunion, les découvrent en migration et les acceptent parmi leurs intimes.

Les moins fortunés ethniquement, les Cafres, reconnaissent être plus respectés par leurs compatriotes en migration et recevoir plus de gratifications affectives qu'à La Réunion. À propos de la célébration du « 20 décembre » (date emblématique correspondant à l'abolition de l'esclavage à La Réunion), un Cafre raconte que « maintenant, les gens de toutes origines participent aux rencontres qui se font autour de l'esclavage et se sentent concernés parce que l'on va parler de La Réunion, du pays, et pas seulement des Cafres ». Il est juste de mentionner l'importance de cette commémoration pour les Réunionnais, qui met en évidence des formes nouvelles de solidarité ethnique.

Si beaucoup de migrants se réunissent volontiers autour du carry⁵ et de la langue créole, d'autres vont jusqu'à violer tabous sociaux ou culturels pour affirmer leur affiliation à l'ensemble réunionnais. Des Chinois⁶ et Z'arabes analysent leur consommation de rhum comme un moyen de créer du lien avec les autres migrants réunionnais et d'affirmer leur identité culturelle face aux Métropolitains parce que : « Nous sommes fiers de leur rapporter une bouteille lorsque nous rentrons de vacances et contents de partager le punch avec eux. » Des Gros-Blancs, mi-amusés mi-

gênés, reconnaissent s'être laissé aller à danser le séga ou le maloya « parce que c'est la musique du pays », comportement qui serait des plus compromettant à La Réunion.

Les associations réunionnaises apportent également leur concours dans les mécanismes de recomposition identitaire mis en jeu par les individus. En effet, la poursuite d'objectifs des associations de migrants qui aident ces derniers à mieux vivre s'accompagne obligatoirement d'un détachement de l'identité originelle. Si, à La Réunion, plusieurs structures associatives de type ethnique se sont organisées, ce phénomène semble ne pas exister en migration. Dans les associations en Métropole, des rencontres, des liens et des projets culturels dépassant l'origine ethnique, qui seraient difficilement possibles à La Réunion, se réalisent.

Certains enfants de migrants réunionnais abordent souvent douloureusement cette confrontation à la question de l'ethnicité, lors de leur entrée dans la vie professionnelle. Lorsqu'ils découvrent l'existence des frontières symboliques, notamment par la fameuse question « D'où venez-vous ? » qui assigne d'emblée ces natifs de la Métropole à une origine étrangère, beaucoup de ces jeunes de la deuxième génération se proclament « Réunionnais »⁷. Ce n'est pas que leur « réunionnité » soit plus excessive que celle de leurs parents, mais plutôt parce qu'elle représente une stratégie face à la crise identitaire qu'ils ont connue et à la société de leur pays de naissance qui les sommerait, quelque part, de s'affilier à une identité socioculturelle autre. Pour certains de ces jeunes, la tentative d'installation sur la terre natale de leurs parents apparaîtrait comme un besoin de réparation de blessures narcissiques.

Cet éclairage sur l'ethnicité n'est pas sans conséquence sur la vision du politique par le migrant réunionnais. Certains s'allient aux revendications de discrimination positive émises par des « communautés visibles » vivant en France ; d'autres portent un intérêt et un soutien plus ou moins affirmés aux revendications d'actualité dans la société réunionnaise comme l'enseignement du créole ou la préférence régionale.

La migration apparaît alors comme le lieu de survalorisation des différents apports culturels, érigés et intégrés comme patrimoine commun, et un espace qui permet un certain consensus. En l'absence de contrôle social et ethnique, le partage d'une même expérience de la souffrance abaisse tensions latentes et antagonismes socioethniques qui ont cours à La Réunion. Aussi, nous adhérons à la réflexion de D. Baggioni (1988, 9) qui note : « La diaspora réunionnaise a permis à beaucoup de Réunionnais de découvrir, au-delà de clivages ethniques (moins affirmés d'ailleurs qu'à Maurice, colonisation à la française oblige), leur communauté de culture et de comportement identitaire. »

Dans ses analyses sur l'identité réunionnaise, J.-C. Carpanin Marimoutou voit dans la cuisine un élément commun qui rassemble l'ensemble des Réunionnais et affirme même : « Dans une île où la relation à l'Autre se vit soit sur le mode du gel de l'identité, du repli crispé sur le mythe, d'une authenticité liée au fantasme d'une culture ancestrale, soit sur le mode de l'assimilation et du kitsch, la cuisine et les gestes de tables semblent intégrer et dépasser des pratiques ethno-culturelles qui s'opposent en d'autres lieux, en d'autres réseaux. » Dans un autre lieu, nous pouvons

nous autoriser à penser que la migration transcende les appartenances originelles chez les migrants qui développent leur volonté d'appartenance globale à l'ensemble réunionnais.

Cependant, cette révélation de l'ethnicité n'empêche pas des conduites d'évitement délibérées ou une absence de solidarité généralisée entre les Réunionnais. Cela, allié au manque de lieux ressources placent les migrants réunionnais face à un vide identitaire et interroge sur les raisons de l'impossibilité réelle de la formation d'une communauté réunionnaise. L'expérience de cette découverte de l'ethnicité incite beaucoup de migrants, notamment les intellectuels, qui formulent un projet de retour au pays, de « rentrer pour faire quelque chose », c'est-à-dire de capitaliser leur expérience acquise en migration, expérience liée à leur savoir-faire, mais aussi, de partager celle plus personnelle et bouleversante de la confrontation à l'ethnicité. Loin de tout angélisme, beaucoup de migrants savent qu'il sera difficile, lors du retour à La Réunion, d'opérer un changement brutal des mentalités.

NOTES

1. Docteur en sciences sociales. Chargée d'enseignement. Chercheur.
2. En créole, signifie « migrer ».
3. Référence au phénomène de communautarisme.
4. En créole, signifie « mépriser » ou « avoir des préjugés racistes ».
5. Plat emblématique de la cuisine réunionnaise.
6. Certains informateurs chinois disent que la consommation de rhum est stigmatisée dans leur groupe et qualifierait plus une conduite observée dans d'autres groupes.
7. Sentiment d'être Réunionnais.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARTH, F., *Ethnic groups and boundaries. The social organization of culture difference*, Londres et Oslo, Allen & Unwin and Forlaget, 1969.

CARPANIN MARIMOUTOU, J.-C., BAGGIONI, D., *Cuisines/Identités*, Saint-André, Réunion, Publication de l'université de La Réunion, 1988.

CAMILLERI, C., KESTERSSTEIN, J., LIPIANSKY, E. M., MALESKA-PEYRE, H. *et al.*, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, 1990.

DEVEREUX, G., *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1977.

- GALAP, J., « Les Antillais en Métropole. Réflexions interculturelles et difficultés scolaires », *Migrants-formations*, juin 1990, n° 81, p. 153-157.
- GIRAUD, M., VERGÈS, F., « Exils : des identités reconstruites en Métropole », *B.T. Magazine documentaire, Mémoires et cultures*, 1998, n° 1102, p. 28-29.
- GRINGBERG, R., GRINGBERG, T.-F., *Psychoanalyse du migrant et de l'exilé*, Lyon, Cesura Lyon Éditions, 1986.
- HOUÀREAU, M.-J., « Un groupe de Réunionnais à Paris », thèse de doctorat sous la direction de Roger Bastide, Paris, 1971.
- LABACHE, L., « Désir de France chez les jeunes Réunionnais et les incidences sur leur parcours d'adaptation », *Migrations Santé*, 1998, n° 96/97, p. 79-89.
- LABACHE, L., « La question de l'ethnicité à l'île de La Réunion. Vers un melting-pot ? », thèse de doctorat sous la direction de François Raveau, École des hautes études en sciences sociales.
- LABACHE, L., « Perspectives d'avenir des jeunes à La Réunion », *Agora Débats Jeunes*, 2000, n° 20, p. 91-101.
- LAPEYRONNIE, D., *L'individu et les minorités. La France et la Grande-Bretagne face à leurs immigrés*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1993.
- LIRUS, J., *Identité antillaise*, Paris, Éditions caribéennes, 1979.
- RAVEAU, F., « Ethnicité et mécanisme de défense », in *Hommage à Roger Bastide*, RAVEAU F. et POIRIER J. (dir.), Paris, Éditions Berger-Levrault, 1976, p. 475-479.
- RAVEAU, F., « Ethnicité, migrations et minorités », *L'Éducation multiculturelle*, 1987, p. 106-128.
- TABOADA-LEONETTI, I., « De l'aliénation à la prise de conscience. Itinéraires de l'identité des migrants réunionnais en Métropole », thèse de doctorat sous la direction de Alain Touraine, Paris, Sorbonne, EPHE, 1975.
- VEIL, P., *La France et ses étrangers*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.
- VERGES, F., « Une dialectique de l'oubli et du souvenir. Les Réunionnais émigrés et la France », in *Tropiques méris : mémoires et cultures de Guadeloupe, Guyane, Martinique et Réunion*, Musée national des arts et des traditions populaires, Paris, 1998, p. 120-121.
- WEBER, A., *L'Émigration réunionnaise*, Paris, L'Harmattan, 1994.